

Le corps, l'espace

Aline Gélinas

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gélinas, A. (1996). Le corps, l'espace. *Jeu*, (80), 142–143.

Le corps, l'espace

Voilà. Voilà ce qui m'intéresse. Tout ce que le corps construit sur un plateau – la forme, la fonction et le sens qu'il insuffle au néant qui l'entoure, aux grands espaces vides que sont chez nous les scènes des théâtres : c'est un projet intérieur exposé au dehors. Les mondes qui s'ouvrent par le jeu du regard de l'acteur, du danseur, par l'orientation du corps dans l'espace et le tracé des trajectoires, tout cela résulte d'une organisation physiologique, maîtrisée chez l'artiste en possession de son métier, et dont la révélation devient presque obscène chez l'amateur. Cette organisation de la matière organique reflète les structures, les motifs, les récurrences de la pensée – de l'organisation de l'esprit, du ressenti, de l'ego –, l'architecture de l'être intérieur. Représenter le corps sans sa peau comme le fait ici l'artiste graveur René Donais, c'est tenter de voir, et de rendre sensible, ce qui n'appartient pas au domaine du visible, ça se fait métaphore d'une quête à la fois vaine et essentielle, celle du mystère premier : où se cache l'âme dans son enveloppe de chair, comment fait-elle pour nous animer, où va-t-elle quand elle s'en va, existe-t-elle en dehors de sa maison... Mystère que sonde à sa manière tout acte de création véritable.



René Donais, *Comment un seul esprit gouverne deux corps* (1992).
Gravure à l'eau-forte.
Photo : René Donais.

Des images sont apparues, inattendues, inquiétantes, en cours de création de ma première pièce, *la Consentante*, créée pour Denise Boulanger en 1992 : s'ouvrir la cage thoracique, en extirper les organes, les placer en tas devant soi, démonter son corps puis le remonter en ingérant ses propres viscères. Aussi, pleurer, suer, saliver, pisser,

une inondation, perdre toutes ses eaux, son sang, sa lymphe, sa cyprine. Puis après, pour l'œuvre d'ensuite, *Tombeau de la sœur* : à deux, ce même jeu d'ouvrir, mais l'une entrepose en elle ce dont l'autre se défait, poumons, boyaux... Et les larmes, toujours, bues comme à une source, échangées... Je ne savais pas qu'il y avait en moi cette poétique-là, elle ne pouvait prendre corps que dans l'intimité d'un atelier, dans l'un de ces lieux où se terrent les fantômes. Ils s'approchent et vous commandent des actes d'impudeur, et la suite, qu'en faire, comment, pour qui, n'appartient qu'à vous. Il y a des techniques que vous avez su et apprendre et oublier, des maîtres choisis puis délaissés, un bagage, puis l'humilité de comprendre qu'il ne sera jamais suffisant, que le projet – le murmure des fantômes – est chaque fois supérieur à sa réalisation, et qu'il faudra encore, toujours, recommencer. ◆

Francine Alepin et
Denise Boulanger dans
Tombeau de la sœur, de
l'œuvre mimographique
les Seuils (1993),
d'Aline Gélinas. Photo :
Michael Slobodian.

